

## LES MAGICIENS DE LA VILLE

Et si, somme toute, l'austère période du conceptuel que nous venons de traverser n'avait été que le nécessaire écobuage destiné à refertiliser nos champs d'imaginaire ? A voir une telle exposition on se prend à le penser, on s'autorise du moins à l'espérer. En sa diversité, l'une des rares constantes qui s'en décèle aisément, outre la jeunesse des artistes qu'elle réunit, est en effet le flot d'images où elle nous plonge. La visiter, c'est faire du canoë-kayak dans un torrent d'images, traverser d'impétueux rapides visuels, s'éclabousser d'images-chocs, de couleurs vives et bouillonnantes, cascader dans les plus stridentes turbulences formelles. Elle n'aura pas été une aventure que pour ses seuls organisateurs, le visiteur aussi en sortira quelque peu « sonné », tout étourdi par le poids des formes et le choc des couleurs, mais, somme toute, ravi.

La peinture n'est plus ici considérée comme un petit talent de société mais comme un exercice violent ; elle est pratiquée comme un sport de rue ou un art de combat. C'est en effet qu'il s'agit bien, et avant tout, de renverser l'adversaire, le mur gris, l'ennui banlieusard, l'ordre des habitudes, la cadence des chaînes ou des galères, le quotidien et ses tristes sigles, R.M.I., A.N.P.E., T.U.C., etc. Alors il y a « baston », vive bagarre contre cela. Et contre un monde sans imagination, quelle meilleure arme choisir que l'image ? L'image la plus forte, la plus vive, la plus hurlante, luxuriante comme une forêt vierge, luxurieuse comme une grande ville. Et l'on transforme la palette en boîte à rythmes pour faire rocker les fantasmes, rapper les délires et s'abandonner à la transe des désirs. Art né entre jungle et banlieue, dans la fusée des pétards et le fracas des batteries, dans la frénésie, non plus de « fixer les vertiges », mais de surfer sur leurs tourbillons. Un seul impératif commun semble gouverner ces expressions diverses, le refus catégorique de la sophistication, la rupture nette avec l'esthétique glacée de l'imagerie publicitaire et plus encore avec quelque discours intellectuel que ce soit. Si les meilleures de ces images ont la dynamique d'un bon clip, elles en ont aussi la sauvage concision.

Et celle aussi d'un exorcisme. Comme avec les tags qui, cinq ans après le métro new yorkais, envahissent le nôtre, l'on pressent assez vite ce que cette expression a de rituelle, de sacrée. Renouant avec l'image, et la plus radicale souvent, ces jeunes artistes renouent du même coup avec sa magie. Et comment en serait-il autrement ? Bien plus fortement que la plupart des artistes occidentaux sélectionnés dans l'exposition *Les Magiciens de la Terre*, ceux-ci nous font nous souvenir que ces deux mots, image et magie, anagrammes l'un de l'autre, ont plus que cette amusante parenté mais bien une étymologie commune, le mot sanscrit Maya, l'illusion. A l'instar de celles qui naissent en la touffeur hantée des dernières forêts vierges, leurs œuvres sont marquées par l'incantation ou la transe dont elles procèdent, souvent elles frémissent de même mystère, de même violence obscure, et d'une semblable vitalité secrète. Surtout, elles exercent même fascination, et, à cet égard, l'œuvre d'un Taillandier n'a rien à envier à l'art halluciné des indiens huichols, ni la peinture de Stani Nitkovski aux plus impressionnants des masques papous.

Mais la magie de ces images n'est généralement pas une magie noire, une magie de terreur et de mort. Si elles sont bien « chargées », elles ne le sont pas de menaces ou malédictions, mais bien au contraire d'humour, d'amour et de vivace, jubilante liberté. L'on sent là un véritable plaisir de l'image, comme Roland Barthes parlait d'un « plaisir du texte », aux temps bien révolus d'ailleurs où la peinture était discours et l'art jeu conceptuel.

Il semble sûr, désormais, qu'avec ces nouveaux courants s'achève la longue brouille entre l'art et l'image, née vers le début du siècle avec Duchamp et Mondrian. Il faudra un Max Weber, un jour, pour expliquer peut-être comment, expulsée de l'art par le nord et l'iconoclasme protestant, l'image nous revient, près d'un siècle après, par le sud, par jungles des banlieues, et la spiritualité joyeusement idolâtre de ses peuples.

Il n'était que temps. Trop longtemps privé d'images un peuple devient-fou, comme un chat interdit de rêves.

Gérard BARRIERE  
26 mai 1989